

## L'AGITATION EN IRLANDE

Un rédacteur du *Figaro* qui voyage en Irlande parle comme suit de l'agitation qui règne dans ce pays et des assemblées auxquelles il a assisté :

Le meeting de New-Ross, charmante petite ville de 5,000 habitants, qui a eu lieu dimanche dernier, était un meeting monstre, et le concours de M. Parnell lui avait été assuré. En effet, M. Parnell est arrivé le samedi soir ; reçu avec des acclamations et des airs de musique variés, trop variés même, malgré l'insistance de la foule, qui criait sous les fenêtres de son hôtel, il n'a pas paru au balcon ; je constate, du reste, qu'il n'y avait pas de balcon à l'hôtel où des appartements lui avaient été réservés.

Dès cinq heures du matin, dimanche, New-Ross est en rumeur ; en charrette, en char, à pied, à cheval ; par toutes les routes coule le torrent des admirateurs de Parnell ; de l'hôtel où réside le nouvel agitateur, jusqu'à la place où se tiendra le meeting, les maisons sont ornées de fleurs, de branches vertes, et sur les drapeaux non moins verts qui flote aux fenêtres, se détache le portrait de Parnell, avec cette devise : *Parnell for ever!*

À midi, venus des trois comtés voisins, 10,000 individus entassés sur la grande place où était élevée une large plateforme du haut de laquelle on découvre un admirable paysage, et les moins admirables têtes des membres du Land League, attendent en dansant, en hurlant, les organisateurs du meeting.

De minute en minute, la foule augmente ; je distingue une femme, un monstre, fort imbibée de whisky, complètement vêtue de vert, tenant un étendard vert, avec la légende éternelle : *Parnell for ever!* Elle précède une troupe de musiciens soufflant des airs écossais (?) d'autres sorcières brandissent des branches de verdure en criant : *Hurrah for Parnell!* Que le diable peut faire à ces dames la liberté de l'Irlande, et quelle terre peuvent-elles réclamer ? N'approfondissons pas ce mystère.

Mais les drapeaux s'agitent, ce ne sont plus des hurlements, mais des vociférations irlandaises. Vociférations que l'on n'oublie jamais, quand on a eu le désagrément de les entendre une fois. Dix corps de musique écorchent ensemble l'air : *Voici le héros qui s'avance, c'est le cortège de M. Parnell qui débouche sur la place.* Les toits des maisons environnantes sont couverts de spectateurs, il y a maintenant 25,000 personnes pressées les unes contre les autres ; le héros pourra-t-il franchir cette muraille humaine ?

Non sans peine, M. Parnell atteint la plateforme, les hurrahs qui accueillent son apparition sont indescriptibles. Grand, mince, élégant, le teint brun mat, la figure fine encadrée d'une légère barbe blonde, portant sur sa redingote noire un pardessus clair, les mains gantées de jaune, M. Parnell paraît avoir trente-cinq ans. Il s'avance à la barre, reçoit froidement les acclamations du peuple et soulève son chapeau rond en signe de remerciement.

Le meeting est ouvert.

Le silence le plus complet s'établit et il n'y a aucun agent de police pour maintenir l'ordre ; le gouvernement n'est représenté que par deux sténographes chargés de la reproduction exacte de tous les discours qui seront prononcés.

C'est un prêtre catholique qui parle le premier, il est fort applaudi par la foule qui mugit et ondule devant cette plateforme menaçant de s'écrouler sous les coups de cette vague humaine. Un second prêtre succède au Père Doyle, puis viennent des membres du Parlement et enfin M. Parnell lui-même. Ici l'enthousiasme devient de la folie, et il est évident que si M. Parnell veut commander à cette foule de mettre le feu aux quatre coins de Londres, il n'y aura pas la plus petite hésitation.

— Il y aurait beaucoup moins de misère et de maladies dans le monde si on faisait un plus grand usage des Amers de Houblon. C'est une vérité qui se répand partout ; des milliers de familles constatent que c'est le moyen le moins dispendieux de conserver la santé. Nous conseillons à tout le monde d'en faire l'essai. W. & A. Rochester, N.-Y.

## DULCIGNO

(Voir gravure dans le No. 44.)

Le petit port de mer albanais sur lequel se concentre, à cette heure, l'attention de l'Europe entière, ressemble à sa voisine Raguse, en ce qu'il possède deux bassins. L'un, très exigü et peu profond, ne peut donner l'hospitalité qu'à des navires jaugeant moins de 200 tonnes.

L'autre, le *Vat di Noco*, est à Dulcigno ce que Gravosa est à Raguse : le refuge des vaisseaux de grande taille.

Malheureusement, l'entrée de ce bassin est si étroite que depuis quelque temps les navires autrichiens le délaissent pour le port de San Giovanni au Medua, et il en résulte un coup terrible pour la prospérité de Dulcigno.

Dulcigno, qui en 1860 possédait 190 navires, n'en a plus guère que 80, affectés au trafic des côtes.

Jadis, Dulcigno était un "nid à pirates," le rendez-vous où 400 vaisseaux corsaires apportaient leur butin, et se préparaient à de nouveaux exploits.

Depuis 1815, c'est-à-dire après la naissance de la flotte autrichienne, le brigandage fit de mauvaises affaires : les bâtiments de pirates se transformèrent en bâtiments marchands ; mais, comme s'ils devaient forcément revenir à "leurs premières amours," ils tombèrent entre les mains des corsaires grecs, pendant la guerre de l'indépendance, et reprirent leur ancienne destination sous de nouveaux maîtres.

\* \*

Les deux bassins divisent Dulcigno en deux parties bien distinctes, la vieille et la nouvelle ville.

La vieille ville, dominée par le fort, ne contient pas plus de 80 maisons, dont 50 au plus sont habitées.

Bien qu'entouré de murs épais, le fort n'a plus aucune importance militaire, l'artillerie moderne établie sur les hauteurs de Moschura et de Klausia en aurait facilement raison.

La ville neuve compte 400 maisons environ, et sa population se décompose ainsi : 2,500 musulmans, 80 familles serbes appartenant à l'Eglise orthodoxe grecque, 40 catholiques romains, et une centaine de bohémien sans religion ni nationalité déterminée.

C'est depuis 1858 seulement que les chrétiens ont droit de cité dans la ville.

Dulcigno, que les Albanais appellent *Ukun*, les Turcs *Olgun*, les Serbes *Ulshin*, portait autrefois le nom d'*Ulvinium* et plus anciennement encore celui de *Colchinium*.

Pline nous dit que la ville fut fondée par des expatriés de la Colchide, d'où cette appellation de *Colchinium*.

Après le démembrement de l'empire romain, Dulcigno tomba au pouvoir des maîtres de l'Orient, et resta, jusqu'au onzième siècle, sous le joug de Constantinople.

Les Serbes s'en emparèrent en 1180, et la conservèrent jusqu'en 1408. La ville devint alors la propriété des Vénitiens, qui s'y maintinrent jusqu'en 1571, époque à laquelle les Turcs, sous le commandement d'Achmet pacha, parvinrent à la reconquérir.

Les Vénitiens tentèrent, à plusieurs reprises, notamment en 1718, de la reconquérir. Mais tous leurs efforts se brisèrent contre la puissance ottomane.

\* \*

Dulcigno resta turc jusqu'en 1878, lorsque les Monténégrins, commandés par Plamenac, l'emportèrent d'assaut. A cette occasion, 1,000 hommes de la garnison turque perdirent la vie, et 500 furent faits prisonniers. Du même coup, les Monténégrins leurs prirent 5 drapeaux, 5 pièces de canon et 1,500 fusils. Mais pendant l'assaut, la ville avait été incendiée et presque complètement détruite.

Telle est l'histoire du morceau de terre qui donne lieu à tant de compétitions.

Un journal chinois vient d'entrer dans sa deuxième année. Il a perdu tous ses anciens souscripteurs.

## LE CHIEN CHARITABLE

Dans un petit village d'un des districts les plus pauvres de l'Irlande, vivait une pauvre veuve, à laquelle, pour tout héritage son mari avait laissé deux enfants ; deux filles, l'une âgée de deux ans, l'autre de cinq. Après toute la peine du monde et avec des efforts inouïs, elle réussit à passer deux années de son pénible veuvage. Une nourriture malsaine et insuffisante, obtenue au prix d'un travail trop dur pour son corps délicat, avait fini par l'épuiser et par la jeter sur son lit de douleur ; la mort la prit en pitié et l'enleva dans quelques jours, sans beaucoup de souffrances, aux chagrins de ce monde.

La misère dans la commune était si grande que rien ne put être fait pour secourir les deux pauvres orphelines. Tous les voisins, quoique animés des meilleurs sentiments, avaient été eux-mêmes frappés par les conséquences terribles de la famine, et entendaient trop souvent pleurer leurs propres enfants, demandant en vain du pain, pour pouvoir songer à venir en aide à d'autres.

— Si on pouvait seulement amener les enfants à Kilburn, un village situé à quelques lieues d'ici, dit un des voisins après que la pauvre mère fut enterrée ; là, habite un frère qui ne pourrait pas refuser de prendre soin de ses enfants.

— Mais les choses sont aussi mauvaises là bas qu'ici, répondit un autre, et je crains qu'elles ne s'en trouveront pas mieux.

— Il est impossible qu'il leur arrive pire qu'ici, où ils sont sûrs de mourir de faim. En les envoyant à leurs parents, nous aurons fait notre devoir. Nous ne pouvons en aucun cas les garder ici.

Un charretier qui allait non loin de Kilburn, prit par pitié les deux petites filles dans sa voiture. Lizzie avait sept ans maintenant et Mary cinq ans. Les pauvres enfants restèrent l'une près de l'autre bien tranquilles dans la voiture, et le charretier les regardait à peine. Vers l'après-midi, il atteignirent l'endroit où la voiture devait changer de route. L'homme les fit descendre, leur indiqua le chemin à gauche et leur dit d'aller tout droit sans quitter la grande route, et qu'elles arriveraient dans deux heures à peu près à destination. Il les quitta. Les enfants pleurèrent amèrement en lui disant adieu, et autant qu'elles purent apercevoir le chariot de l'homme, elles ne le quittèrent pas des yeux ; une fois qu'il eut disparu, les enfants recommencèrent à pleurer.

Lizzie fut la première qui cessa de pleurer ; elle prit la main de sa petite sœur qui s'était assise sur l'herbe et lui dit :

— Lève-toi, Mary, nous ne devons pas rester ici si nous voulons atteindre Kilburn. Nous ne pouvons rester sur la grand-route.

— J'ai si grand faim, sanglota Mary, nous n'avons encore rien mangé de la journée.

Les enfants étaient bien faibles et pouvaient à peine avancer. Elles cheminèrent se tenant par la main et en chancelant sur leurs jambes frêles. Enfin, Lizzie aperçut une maison qu'elle montra à sa sœur, mais elles avaient encore plus d'un quart d'heure de marche avant d'arriver à la ferme, car c'en était une. Elles hésitèrent à entrer dans la cour, car elles n'avaient jamais mendié auparavant, malgré leur misère.

Arrivées à quelques pas de la maison, elles entendirent le fermier gronder violemment un de ses hommes ; ensuite il rentra dans la maison, referma avec fracas la porte sur lui, à faire vibrer les carreaux des fenêtres tout en continuant à gronder. Les enfants, effrayées, se tinrent auprès de la porte jusqu'à ce que la voix cessât ses vociférations. Alors Lizzie ouvrit la porte et les deux enfants entrèrent. Le fermier était assis dans un fauteuil auprès du feu.

— Eh bien ! que voulez-vous ? demanda-t-il brusquement aux enfants qui avaient trop peur pour pouvoir proférer une parole et lui raconter leur misère. Ne pouvez-vous pas parler ? dit-il de plus en plus furieux.

Lizzie, s'armant de courage, répondit enfin bien doucement :

— Oh ! si vous étiez assez bon pour nous donner le moindre petit morceau à manger. un tout petit morceau de pain ou quelques pommes de terre.

— C'est ce que je pensais, hurla le fermier. J'étais sûr que vous étiez des mendiants, quoique vous ne paraissiez pas appartenir à ce voisinage. Nous en avons bien assez ici, et nous ne tenons pas à ce qu'il en vienne d'autres endroits. Nous n'avons pas de pain pour nous-mêmes par ces temps durs. Vous n'aurez rien ici. Allez-vous en.

Les deux enfants terrifiées se mirent à pleurer.

— Cela ne vous servira à rien, continua l'homme, ces séductions-là me sont connues et n'ont rien de nouveau pour moi. Que vos parents vous nourrissent, mais ils préfèrent, sans doute, faire les paresseux que de gagner leur vie par un travail honnête.

— Nos père et mère sont morts, répondit Lizzie.

— Je sais, dit le fermier ; lorsqu'on envoie les enfants mendier, leur père et mère sont toujours morts, ou tout au moins le père. C'est une excuse pour demander la charité. Allez-vous en, et ce tout de suite.

— Nous n'avons pas mangé le moindre petit morceau de toute la journée, pleura Lizzie. Nous sommes si fatiguées que nous ne pouvons plus bouger. Donnez-nous, de grâce, un peu de pain, nous avons si faim.

— Je vous ai dit que je ne vous donnerais rien. Les mendiants ne reçoivent rien ici.

Le fermier se leva et regarda les enfants d'un air menaçant. Lizzie se précipita vers la porte entraînant avec elle sa petite sœur. Les enfants se retrouvèrent au milieu de la cour, ne sachant que faire. Tout à coup, la petite Mary retira sa main de celle de sa sœur et courut vers le fond de la cour où était enchaîné un chien très méchant, son repas était posé devant lui dans une écuelle en bois. Mary plongea sa petite main dans le plat et commença à manger avec le chien. Lizzie s'approcha et remarqua que dans la soupe nageaient quelques morceaux de pain et des pommes de terre. Elle aussi ne put y tenir, n'ayant qu'un sentiment, celui d'une faim horrible, elle prit du pain et quelques pommes de terre et les mangea avec avidité.

Le chien, qui n'était pas habitué à pareille société, regarda les enfants avec étonnement ; il recula, s'assit et leur abandonna son dîner. Au même moment, le fermier traversa la cour pour voir si les enfants s'en étaient allées, et aperçut cette scène étrange.

Le chien était connu de tout le monde comme étant très méchant, et on était forcé de le tenir toujours à la chaîne.

Même les domestiques ne déposaient la nourriture de la bête qu'avec appréhension.

Effrayé, le fermier ne pensa qu'au danger que couraient les enfants et, courant à eux, il leur cria :

— Ne voyez-vous pas le chien ? Il vous déchirera en lambeaux.

Mais il s'arrêta tout surpris et resta comme pétrifié lorsqu'il vit le chien se lever, s'approcher des enfants, les regarder faire et remuer sa queue à l'approche de son maître, comme pour dire :

— Ne renvoyez pas mes hôtes. A cette vue un grand changement s'opéra dans l'esprit de cet homme ; le spectacle qu'il avait sous les yeux agit sur lui comme un courant électrique et remua en lui des sentiments qu'il n'avait jamais ressentis auparavant. Les enfants s'étaient relevées tout effrayées à la voix du fermier, craignant d'être punies pour avoir partagé le dîner du chien. Après quelques instants de silence, le fermier dit :

— Votre faim est-elle réellement si grande que vous ne dédaigniez pas même le dîner d'un chien ? Venez, vous aurez à manger autant que vous voudrez chez moi.

Cela, dit-il prit les enfants par la main et les fit rentrer dans la maison.

Le chien avait fait honte au maître. Touché par ce qu'il avait vu, le fermier était désireux de réparer ce que sa cons-